

c'est qu'une princesse italienne était arrivée à la cour ; sans elle, il est probable que l'agriculture et le commerce, dont Henri IV et Sully cherchaient à ranimer la prospérité, auraient seuls absorbé l'attention et les efforts de tous. Rien de semblable n'eut lieu au dix-neuvième siècle ; aucun secours ne vint du dehors aux beaux-arts ; de l'esprit public et des idées républicaines dut naître le goût des arts antiques. Il fallut une révolution dans les beaux-arts comme dans toutes les institutions : elle demanda du temps, et, bien que la réaction eût commencé dès le règne de Louis XVI, c'est encore merveille qu'elle ait pu se faire si rapidement sous l'impulsion de David.

A Lyon, le maintien d'une école de dessin et de quelques occupations artistiques est dû au souci que l'on avait des manufactures de soieries. Les besoins de cette industrie, cause de notre renommée commerciale et source de considérables profits, ne pouvaient être méconnus : ils se rattachaient à la prospérité de la ville et à la vie d'une nombreuse population ouvrière. Les leçons gratuites de dessin ne furent donc interrompues que pendant quelques années ; et le dix-huitième siècle ne se fermait pas sans qu'au palais Saint-Pierre Cogell eût repris son cours (1).

Venir en aide à l'industrie de Lyon, telle est la pensée qui domine partout ; les arts n'ont droit de cité qu'à la condition d'être utilisés. L'Académie de Lyon donne-t-elle des prix pour encourager les arts (2) ? elle agit sous l'empire d'une préoccupation industrielle et elle fait appel à toute découverte d'un perfectionnement dans la fabrication

(1) Dans cette école gratuite, instituée par la municipalité, Cogell enseignait le dessin de la figure ; Devarenne était professeur pour la fleur ; Leclerc enseignait la mise en carte.

(2) Voir par exemple les prix stipulés « encouragements aux arts » que l'Académie a donnés en l'an XII.